

## Penser le poème

Nicole Brossard, *Langues obscures*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, collection « Poésie », 1992, 60 p.

Patricia Lamontagne, *Rush Papier Ciseau*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, collection « Poésie », 1992, 86 p.

France Théoret, *Étrangeté, l'étreinte*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, collection « Poésie », 1992, 114 p.

Hugues Corriveau

Numéro 67, automne 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38879ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (1992). Compte rendu de [Penser le poème / Nicole Brossard, *Langues obscures*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, collection « Poésie », 1992, 60 p. / Patricia Lamontagne, *Rush Papier Ciseau*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, collection « Poésie », 1992, 86 p. / France Théoret, *Étrangeté, l'étreinte*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, collection « Poésie », 1992, 114 p.] *Lettres québécoises*, (67), 35–36.

Nicole Brossard, *Langues obscures*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, collection «Poésie», 1992, 60 p., 12,95 \$.  
 Patricia Lamontagne, *Rush Papier Ciseau*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, collection «Poésie», 1992, 86 p., 12,95 \$.  
 France Théoret, *Étrangeté, l'étreinte*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, collection «Poésie», 1992, 114 p., 14,95 \$.



# Penser le poème

Quelle étrange chose que la poésie  
 qui nous réserve toujours des surprises.

POÉSIE

Hugues Corriveau

CETTE FOIS-CI, C'EST NICOLE BROSSARD qui nous arrive avec un recueil audacieux, tout près de la pensée active, et c'est Patricia Lamontagne qui semble retenue par quelque prouesse formaliste. Les aspects du texte poétique québécois sont si multiples depuis quelques années qu'il y a bien un risque de s'y perdre un peu, du moins de ne pas s'y retrouver tant l'absence de cohérence, de cohésion, de pulsion sous-jacente semble vouloir le maintenir dans l'éclatement et le divers.

## Aimer la connaissance

Après nous avoir donné un recueil d'une émotion toute empreinte de finesse et d'images avec ses *Installations* (Écrits des Forges, 1989), Brossard nous arrive cette fois avec ce qui est sans doute son recueil le plus difficile depuis longtemps, malgré des apparences d'un simplisme désarmant. Elle ne cesse par exemple d'exploiter jusqu'à l'exaspération le principe de la répétition; elle va nommer les choses, dire avec les moyens les plus simples sa *pensée*. Car voilà bien l'aspect le plus aigu de ce texte que d'être dans les pourtours de la philosophie, de se laisser séduire par la réflexion jusqu'à faire douter du poème. Or, par une espèce de prouesse d'écriture, le texte tient toujours le poétique à bout de bras, l'impose par l'aspect incantatoire de ses énoncés, par son aspect confidentiel, dirait-on, de ce qui se murmure ici des convictions et des doutes. Non pas poésie qui réfléchit, mais poèmes qui jouent de la pensée : la réflexion trouve

ici dans et par le poétique une dynamique intrinsèque qui place l'idée comme au cœur de l'image. Entre «le chien de l'âme» et la «connaissance» se trame une force de conviction, une entreprise de traduction des objets de valeur, des sentiments et des joutes essentielles. Ainsi le dernier texte du recueil fait-il sens de toute part :

*J'en conviens la planète est une grande énigme dans nos voix modernes qui persistent entre l'angoisse et les lazzi. Il faudra s'entendre sur la noblesse du tourment. Chemin faisant, je décrirai les grands gestes de séduction que le chien trace inmanquablement quand il s'envole sans permission soulevant nos paupières et chaque fois l'or du délire. (p. 59)*

Pas simple cela, mais traversé par l'exemplaire exigence que cette œuvre a toujours maintenue depuis ses tout débuts. Il faut suivre alors cet itinéraire proposé qui nous mène du chien ailé aux confins des raisons, des langages, des idées, et comme «rien n'est jamais tout à fait décidé au milieu des idées, au cœur des artifices» (p. 41), la dérive à laquelle nous convie Brossard ressemble à celle qui conviendrait peut-être à un journal écrit sur la tension toujours prégnante du monde. Constamment ce texte se tient à la limite de l'extrême, de l'ultime («Je m'intéresse à la connaissance parce qu'on pense facilement à l'éternité quand on caresse une femme», p. 44), comme si une exaltation soulevait la pensée jusqu'à la provocation :

*Je m'intéresse à la connaissance. Au prix à payer, par exemple, si on ampute prématurément la pensée de quelques utopies. (p. 18)*

Nicole Brossard fait le tour rapide de ses craintes, de ce qui, dans le monde, l'intéresse, de ce qui lui paraît devoir être dit du sentiment, de la passion, de l'autre qui en face lit ou écoute, du monde que la guerre meurtrit, bref d'elle dans le réel accablant ou comblant. Ce recueil est une pensée active autour de la vie, et l'auteure en écrit de façon poétique le détour et l'aboutissant, «ainsi la vie va son pari avec le rêve» (p. 15). Le texte poétique est ici une manière de traduire les inquiétudes les plus tenaces, mais aussi les convictions toujours aussi vives quand il s'agit de réclamer la vie.

## Collage du monde

«D'où peut me venir ce je ne me le ne me le je ne le je ?», se demande Patricia Lamontagne en page vingt-trois. Et le lecteur reste souvent pantois devant ce que l'auteure peut bien réclamer de la vie pour en écrire si obscurément ou de façon aussi saccadée, hachurée. Il faut bien le dire, ce texte rebute au premier abord, sa séduction ne pouvant être déduite que de l'étonnante vitalité des rythmes, des juxtapositions incongrues. Il y a là du collage, presque citationnel, tellement Patricia Lamontagne rebute à donner à son texte la moindre allure logique, la moindre structure qui pourrait, un tant soit peu, le rendre plus souple, plus abordable. Mais attention,

LANGUES OBSCURES

NICOLE BROSSARD



l'HEXAGONE • POÉSIE

RUSH PAPIER  
 CISEAU

PATRICIA LAMONTAGNE



l'HEXAGONE • POÉSIE



tout cela ne manque pas d'intérêt, bien au contraire; tout au plus nous trouvons-nous face à un texte dont la structure a un quelque chose d'un peu désuet, comme si les valeurs poétiques des années soixante-dix avaient toujours autant de vigueur, trouvaient à générer du poème avec la même énergie. Par exemple, dans cet extrait, l'auteure reste relativement limpide, écrit même l'émotion des heures du jour en investissant vraiment les dimensions émotionnelles qu'il lui importe d'identifier :

*L'alerte sera chaude. Extrêmement quelqu'une sur une question affectueuse. Bouillante je respirais toutes ses extravagances. Halte de nos détresses d'une heure à cinq presque tous les jours. Je te donne mon visage de très près afin de le le. (p. 13)*

Il est certain que se dégage de cette poésie une énergie rythmique tout à fait stimulante, et plus encore lorsque le discours se tient au plus près «aussi des expériences qui renversent. L'univers absolument

intraitable s'écrit en brûleuse et bouleverse» (p. 21). C'est une tentative ultime, un déchirement entre dire les choses et les donner comme elles sont, éparses et parfois confuses, structurées, mais aussi dispersées. Mais, hélas, il y a aussi des facilités surréalistes tout à fait usées, sinon dérisoires : «Savez-vous qu'il n'y a qu'un temps pour hacher un couteau avec du persil?» (p. 24), d'autres qui sont de curieuses mises en scène du texte dans des juxtapositions saugrenues : «Les poubelles pleines appel à la mémoire sont tirées sur le trottoir séquestré. Bousculer rang glace tenace qui compte ses pas et ses gars.» (p. 31) Mais d'où vient alors que

cela continue à m'intéresser (et même beaucoup) sinon d'une certaine obstination saine dans l'audace, dans la volonté de chercher (aussi malhabile que soit cette recherche) dans le sens d'un texte fou, libérant. L'exigence même de cette poésie en situe les paramètres, et pour les trouver tout effort est utile. «L'insupportable vitrine verbale» (p. 59) dont elle parle tient aussi de cette confusion précise. «Des nœuds ajustés à la chose littéraire» (p. 37), c'est bien cela, une espèce de déferlement, une pulsion intrinsèque qui dépasse les exigences d'une compréhension linéaire au profit du choc, des heurts.

## La peur existe

Dans *Étrangeté, l'étreinte*, France Théoret nous confie une angoisse si profonde, si constante que les moments de calme ne semblent venir que tard, la nuit, dans une chambre grise et seule, dans l'hiver tourmenté; et puis non, il n'y a pas de lieu propice ni de temps propice, mais une «pensée» et des «mots» dont elle se méfie douloureusement, tragiquement. Livre affolant parce qu'imprenable, tourbillon incessamment contradictoire qui dit à la fois le noir et le blanc, la paix et le tragique, l'histoire et le silence. Tout désir convoque ici au bord de l'abîme. La «femme étrangère», la double ou la doublure refusée et envoûtante, est là dans le fond de la tête et des yeux, épiant et regardant le monde. Le malheur rôde depuis longtemps dans les textes de

Théoret, mais jamais de façon aussi inquiète, aussi prégnante que dans ce texte-ci. Il y a là une peur de vivre si intense, si fragile que le moindre espoir, la moindre éclaircie se réalise en se scrutant à la loupe, fragment de vie épars et étonné d'être.

*J'écris depuis le commencement qu'il n'y a aucune issue prévisible, uniquement une marche, de longues enjambées, une courbe contre le temps certains jours, une somme de rythmes inégaux, une musique dans l'oreille. (p. 45)*

Et voilà que, parfois, l'ouverture se dessine quelque part, peut-être dans le fait même d'écrire, mais «la méfiance à l'égard des mots est telle qu'il faut davantage de mots» (p. 42). Le texte alors déferle à pleine page, défile au fil des pages, comme si jamais les contradictions de vivre n'allaient pouvoir se résoudre. Comme chez Brossard, là aussi le principe de la répétition joue, mais de manière plus obsessive, plus mouvante. Les récurrences sont plutôt incontrôlées, pulsionnelles, sorte d'échos angoissés, nœuds focaux autour desquels se délie le texte. «Femme étrange» qui dit du texte, des phrases, qui prononce des mots étrangers dans la quête de l'équilibre. C'est un livre d'une inquiétude exacerbée. Théoret nous dit : «Mes mots orientent une pensée ronde» (p. 36), et cette très belle image nous fait voir à quel tourbillon nous convoque ce livre. On y trouve aussi des mots terribles comme «défaitisme» ou «égarement», car là se cherche une manière de prendre le monde, d'en supporter la conséquence. Et malgré tout, l'espoir est impliqué dans ce texte, parfois aussi de terribles confidences : «La femme étrange existe comme sa part impersonnelle. Je connais l'intime, noyau incommunicable, sans langage et source de peines intenses. La douleur est répétitive, elle tue les mots, l'étrangeté.» (p. 22) En fait tout le projet de ce livre tient dans cet aveu radical :

*Ne pas penser m'est difficile, ne pas ressentir des émotions plus difficile encore. Je suis étroitement liée au genre humain. L'étrangeté devient ma quête. Je raconte mon histoire de l'étrangeté, celle qui relie un matin à un autre. (p. 21)*

Et le plus terrible, c'est peut-être que d'appartenir au «genre humain» implique qu'il faut vivre coûte que coûte, avec la pensée, avec l'écriture, le gris des murs, la conscience d'être femme, avec la certitude d'avoir aussi ses «Poèmes des origines», comme le dit la seconde partie du livre. France Théoret nous donne ici un livre difficile, où le texte prend en compte les contradictions de la pensée elle-même, en fait le moteur sous-jacent à son écriture propre. Journal de la pensée qui s'écrit dans l'étrange conscience de vivre le jour, de vivre jour après jour, avec sa tête et ce qu'elle renferme, avec son passé et ce qu'il véhicule, avec l'obligation de traîner avec soi tout ce qui fut fait pour survivre, pour apprendre à continuer, malgré tout, d'être fatalement au monde.



**ÉTRANGETÉ, L'ÉTREINTE**  
FRANCE THÉORET



THEXAGONE • POÉSIE